LA

MYTHOLOGIE

RACONTÉE AUX ENFANTS

PAR

Jules Raymond

M. LAMÉ FLEURY

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

C. BORRANI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES SAINTS-PÈRES, 9

1872

GEORGE R. LOCKWOOD

NEW-YORK.



L'OLYMPE GAULOIS.

Il y avait autrefois, disaient les druides à leurs disciples, une fée nommée KORIDWENNE, c'est à-dire « la Fée Blanche, » qui possédait toutes les sciences et refusait absolument de les communiquer à personne. Cette fée, à qui toutes les merveilles de la création étaient familières et faciles à expliquer, connaissait les propriétés secrètes des six plantes sacrées, et un jour elle mit ces plantes précieuses à bouillir dans une chaudière d'airain, entourée, dit-on, des perles de la mer. Elle avait chargé un nain mystérieux, nommé GWYON, de surveiller ce vase, lorsque trois gouttes bouillantes de ce breuvage étant tombées sur les

doigts du nain, celui-ci porta instinctivement la main à ses lèvres, et à l'instant il sentit en lui-même qu'il possédait toutes les sciences que Koridwenne avait jusqu'alors réservées pour elle seule. Gwyon, qui comprit aussitôt quelle serait la colère de la magicienne, lorsqu'elle saurait tous ses secrets devinés, voulut s'y dérober en changeant plusieurs fois de figure; mais la fée, se mettant à sa poursuite, l'aurait bientôt atteint et réduit en poussière, si le nain, espérant lui échapper par sa petitesse, ne se fût enfin métamorphosé en grain de blé. Que fit alors la fée blanche, pour se venger de son ennemi qu'elle n'avait pas tardé à découvrir? Elle prit la forme d'une poule noire, et, sans donner au nain le temps de se reconnaître, elle saisit le grain de blé qu'elle n'eut pas de peine à avaler. Ce fut là le châtiment infligé à l'indiscrétion de Gwyon.

Koridwenne avait un fils appelé TALÉSIN, dont le nom signifiait « front rayonnant. » Sa mère l'avait doué en

naissant de toutes les sciences qu'il communiqua plus tard aux druides, telles que l'écriture runique, l'astronomie, la médecine. Il régnait sur un peuple de fées, de nains, de génies, de magiciens et d'enchanteurs, dont les hommes du chêne enseignaient le culte aux Gaulois qu'ils admettaient dans leurs profondes retraites.

La punition du nain Gwyon (dont le nom voulait dire « le Père des hommes ») pour avoir surpris les secrets de la puissante fée blanche, n'avait pas été de longue durée. Admis bientôt après au nombre des divinités celtiques, il reçut le nom de TEUTATÈS, et devint l'objet d'un culte sanguinaire et terrible. C'était sur ses autels qu'étaient surtout égorgées et consumées des victimes humaines. Comme le Mercure des Grecs, il avait pour mission de conduire chaque jour aux enfers les âmes des morts. Il était en outre le dieu du commerce, et comptait de plus, parmi ses attributions, la charge de veiller à la sûreté des voyageurs sur les chemins publics.

Les Celtes avaient encore un autre dieu, auquel ils rendaient un culte moins barbare. C'était le dieu de l'éloquence nommé OGMIUS, à qui ils attribuaient l'invention de l'écriture vulgaire, tout à fait différente des caractères runiques uniquement réservés à l'usage des Druides. Ils le représentaient sous la figure d'un vieillard au front chauve ou dont les cheveux avaient blanchi par les années; il portait l'arc et la massue d'Hercule, et était vêtu, comme le dieu de la force, d'une magnifique peau de lion. Sa langue laissait échapper une chaîne d'or et d'ambre, du travail le plus délicat, d'où une multitude de fils déliés semblait aboutir à une foule d'hommes, que la puissance de sa parole tenait enchaînés par l'oreille.

Mais de tous les dieux adorés par les peuples celtiques, le plus puissant et le plus redoutable à leurs yeux, c'était ESUS, dont le nom signifiait : « Celui qui inspire l'épouvante. » Il habitait les forêts de chênes, qui lui étaient particulièrement consacrées. On le représentait sous la

figure d'un jeune homme sans barbe, à demi vêtu, au moment où il venait d'abattre, avec une hache, une branche de feuillage tombée à ses pieds[1]. Quelquefois aussi il était figuré comme un vieillard à longue barbe, dont la tête était surmontée de deux cornes de bœuf, et il recevait alors le nom de CERAUNUS, qui veut dire « la Foudre. » Le taureau lui était consacré[2], comme au dieu Mithra, chez les Perses.

Les Druides l'invoquaient sous le nom du dieu suprême et inconnu. Ils lui attribuaient l'introduction de l'agriculture dans les Gaules, et c'était de lui que les Kymris prétendaient avoir appris cet art utile. C'était ce dieu qui inspirait aux Gaulois le mépris de la mort, poussé quelquefois jusqu'à la furie, lorsqu'ils allaient à la guerre ; ils le surnommaient le guerrier aux cheveux d'or.

Le dieu de la foudre était honoré sous le nom de TARANIS, qui signifie encore

aujourd'hui en langue bretonne « éclair ou tonnerre. »

Le soleil, comme l'Apollon des Grecs, adoré sous le nom antique de Baal, Bel ou Bélus, était pour les Gaulois le symbole de la fécondité de la terre, des merveilles de la nature, de la lumière surtout, sans laquelle nous ne pourrions admirer les bienfaits de la création. La lune, enfin, était invoquée comme la personnification de la nuit, l'image mystérieuse des ténèbres, et l'imitation nocturne du soleil.

Je n'essayerai pas, mes enfants, de vous expliquer les fables dont vous venez de voir que se formait la mythologie des peuples celtiques. Vous avez compris, sans doute, qu'avec cette multitude de dieux, de génies, de fées, de nains, de magiciennes, dont ils peuplaient tous les objets qui frappaient leurs regards, le monde était devenu pour eux une sorte d'emblème mystérieux, sous lequel ils n'adoraient en réalité que les merveilles de la nature. Aussi, après avoir déifié les fleuves, les rivières, les montagnes, les

forêts, les tempêtes, le tonnerre, les vents qui soulèvent les flots, ils en étaient venus à attribuer à chaque objet distinct une divinité particulière à laquelle ils donnaient un nom différent.

Ici, c'était le dieu VOSÈGE, qui régnait sur les montagnes des Vosges; là, le dieu PENNIN, à qui étaient dévolues les Alpes Pennines. La divinité à qui appartenait la forêt des Ardennes, représentée avec les attributs de la Diane chasseresse des Grecs, se nommait ARDUINNE; enfin, sur les montagnes de l'Auvergne, c'était le génie des ARVERNES que l'on invoquait. Il n'y avait pas jusqu'aux noms des villes qui ne fussent placés sous le patronage de quelque dieu ou de quelque déesse, tels que Nîmes qui avait son dieu NEMAUSUS, Autun sa déesse BIBRACTE, et Besançon son génie VESONTIO. Ces divinités, inventées par les druides, étaient représentées sous diverses figures, dont quelques-unes sont parvenues jusqu'à nous, et personnifient, en quelque sorte, les croyances de ces temps reculés. Je

dois pourtant vous faire remarquer que tout entiers à la contemplation des phénomènes naturels, les Gaulois ne se livrèrent au culte des idoles, que lorsque les Romains eurent introduit parmi eux les erreurs grossières du paganisme, dans lesquelles ils persistèrent jusqu'à ce qu'ils fussent appelés à connaître les bienfaits de la religion chrétienne, sous laquelle s'est formée, avec le temps, notre grande et glorieuse nation française.

FIN